



La ménagerie de Diderot (À propos du *Neveu de Rameau*)

Diderot's menagerie (about Le Neveu de Rameau)

Anne Richardot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5377>

DOI : 10.4000/rde.5377

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2016

Pagination : 3-17

ISBN : 978-2-9543871-1-6

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Anne Richardot, « La ménagerie de Diderot (À propos du *Neveu de Rameau*) », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 51 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2018, consulté le 04 janvier 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5377> ; DOI : 10.4000/rde.5377

Anne RICHARDOT

La ménagerie de Diderot (À propos du *Neveu de Rameau*)

Les deux écrits que Diderot place sous le patronage d'Horace et qu'il désigne comme « satires » – la *Satire première, sur les caractères, et les mots de caractère, de profession, etc.*, et *Le Neveu de Rameau* – se présentent sous la forme d'un bric-à-brac assez déconcertant. Dans le premier cas, il s'agit d'une lettre à Naigeon faisant alterner des « préceptes », des bribes de conversation, des choses vues, des commentaires de lecture ; dans le second cas, c'est un dialogue entre un bouffon et un philosophe, non moins rhapsodique par son apparent décousu. Que l'on entende leur appellation générique de *satire* au sens originel de pot-pourri littéraire ou au sens plus étroit de critique à visée comique, ces textes accueillent tout un bestiaire assez en accord avec le choix du coq-à-l'âne comme principe d'écriture¹.

D'emblée, la *Satire première*, parue en 1778 dans la *Correspondance littéraire*, pose en effet le constat d'une analogie entre humanité et animalité et en décline les variations :

[...] sous la forme bipède de l'homme, il n'y a aucune bête innocente ou malfaisante dans l'air, au fond des forêts, dans les eaux, que vous ne puissiez reconnaître. Il y a l'homme loup, l'homme tigre, l'homme renard, l'homme taupe, l'homme pourceau, l'homme mouton, et celui-ci est le plus commun. Il y a l'homme anguille ; serrez-le tant qu'il vous plaira, il vous échappera. L'homme brochet, qui dévore tout. L'homme serpent, qui se replie en cent façons diverses. L'homme ours, qui ne me déplaît pas. L'homme aigle, qui plane au haut des cieux. L'homme corbeau, l'homme épervier, l'homme et l'oiseau de proie. Rien de plus rare qu'un homme qui soit homme de toute pièce ; aucun de nous qui ne tienne un peu de son analogue animal².

1. Sur cette question des deux « satires », voir Donal O' Gorman, *Le Neveu de Rameau and related works : an analysis*, University of Toronto Press, 1971.

2. *Satire première sur les caractères*, dans *Le Neveu de Rameau*, éd. Jean-Claude Bonnet, Paris, Garnier-Flammarion, 1983, p. 163.

Contrairement aux planches de Le Brun, la comparaison doit peu à la physiognomonie classique – que développera Lavater. Elle repose sur un rapport d'ordre symbolique autour du *caractère*, conçu à la fois comme type psychologique et rôle social. L'homme mouton n'a pas à être blanc et laineux, il lui suffit pour être identifié comme tel de se montrer grégaire et conformiste. Les corrélations physio-psychologiques entre l'homme et l'animal, dans une telle liste, sont néanmoins parfaitement convenues et même ressassées depuis l'Antiquité. Par exemple, « l'homme serpent, qui se replie en cent façons diverses » met en douteuse équivalence la morphologie du reptile, rampant, sinueux, et la personne insaisissable, elle aussi vénéneuse. On ne peut manquer de noter, en même temps, combien ces lignes sont tout à fait débarrassées des enjeux éthiques traditionnels attachés au rapport humain-animal. Diderot évoque tranquillement « la forme bipède de l'homme » pour fonder ses analogies : c'est vraiment la définition *a minima* de l'humanité, trahissant le matérialisme le plus affirmé. Du reste, plusieurs des animaux cités (anguille, brochet, serpent) ne peuvent guère être classés parmi les bipèdes – preuve que le détail importe peu à Diderot. Ce qu'il tient ici à affirmer est qu'il n'est « aucun de nous qui ne tienne un peu de son analogue animal ». Il postule ainsi que chaque être humain a son référent dans le monde des bêtes, d'un point de vue symbolique, certes, mais on peut estimer que cette façon de relativiser la place de l'espèce humaine manifeste une tendance vers un certain paganisme.

On peut comparer ces considérations de la *Satire première* avec ce qu'écrit Mercier à propos des planches de Le Brun justement, qu'il a pu contempler au Louvre à la toute fin du siècle. Il s'agit d'une exposition fameuse, présentée en 1797, soutenue par un ingénieux dispositif offrant à hauteur de visage les dessins d'une humanité soumise à des métamorphoses qui la tirent du côté des bêtes, accompagnés de miroirs invitant les spectateurs à faire retour sur eux-mêmes :

Ce qui attache le plus la foule dans la magnifique galerie des dessins du Louvre, ce qui fixe l'œil, la réflexion et la pensée de tous les regardants, ce sont les singuliers dessins de Lebrun, qui a rapproché la physionomie de certains hommes de la face des animaux : alors chacun se recueille, compare les principaux traits de la physionomie des hommes qu'il a vus ou connus, et il trouve une sorte de ressemblance, plus ou moins éloignée, avec celle des animaux. [...].

Après cet examen, tel file furtivement vers les grands miroirs du fond de la galerie pour vérifier dans la glace sa figure, et savoir si elle tient du coq d'Inde ou de l'aigle, du dromadaire ou du lion, du singe ou cochon [...]³.

3. Louis-Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris*, « Dessins de Lebrun », CCXXVIII, éd. J.-Cl. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, p. 788-789.

Au grand dam de l'humaniste Mercier, chacun semble attiré par son reflet animal. Et l'écrivain de s'indigner, quelques lignes plus loin, sur cette scandaleuse incitation à l'oubli d'un *propre de l'homme*, lequel ne saurait souffrir aucune confusion de nature et de destin :

L'homme ne ressemble qu'à l'homme, il est un point unique dans la création. La forme de chacun de ses membres fut le produit d'une pensée sublime. [...]

Une ligne de démarcation est tracée solennellement par la main de Dieu entre l'homme et la brute ; et je détourne la vue du crayon impie, qui, à l'aide de quelques linéaments, osa assimiler le visage de l'homme au mufler du bœuf stupide, ou à la tête opiniâtre du chameau au long col, faire des hommes-chevaux, des hommes-lions, des hommes-sapajous, etc.⁴

Diderot ne détourne nullement la vue, il est, au contraire, fasciné par les possibilités d'hybridation entre êtres vivants, lui qui a imaginé avec enthousiasme les chèvres-pieds et autres chimères dans le *Rêve de D'Alembert*. De ces scrupules théologiques, il n'a cure, en effet⁵. Dans la *Satire première*, il souligne les convergences entre le monde animal et le monde humain : la scène sociale est une vaste ménagerie. Prenons Fougeret de Monbron, l'auteur de *Margot la ravaudeuse*. Si l'on en croit Diderot, c'est un « tigre à deux pieds » – un bipède, donc –, présentant un « teint jaune », des « sourcils noirs et touffus », un « œil féroce et couvert » mais aussi, ou conséquemment, un « cœur velu », en raison de son insensibilité brutale⁶. Ainsi, à la manière des différentes espèces dans la nature, des « ramages divers », des « cris discordants » se font entendre « dans la seule forêt qu'on appelle société »⁷. Le concert est cacophonique, il est vrai, car chacun pousse de la voix dans son registre propre : l'un feule, l'autre piaille, ailleurs c'est un glapisement ou un claquement de bec. Pourtant, l'individu le plus étrange, et le plus dangereux, est sans doute celui qui répugne à cette assignation zooanthropologique et aux signes qui la révèlent : « Méfiez-vous de l'homme singe. Il est sans caractère, il a toutes sortes de cris »⁸.

4. *Idem*, p. 792-793.

5. Voir Anne Richardot, « La condition animale au filtre des Lumières », *Bes-tiaire des Lumières, Revue des Sciences Humaines*, n° 296, 2009, p. 9-33.

6. *Satire première sur les caractères*, éd. cit., p. 164. Sur Diderot et Monbron, voir Emmanuel Boussuge, « L'homme au cœur velu : autour d'une anecdote de la *Satire première*. Le heurt de deux sensibilités : Fougeret de Monbron et Diderot », dans J. Wagner (dir.), *Des sens au sens. Littérature et morale de Molière à Voltaire*, « La République des Lettres », Louvain, Peeters, 2007, p. 61-94.

7. *Satire première, ibid.*

8. *Idem*, p. 165.

On aura reconnu Rameau dans cette mise en garde. La *Satire première* se lit en effet comme un condensé programmatique du *Neveu du Rameau*, qui donne à observer les mœurs et les « idiotismes » de langage de chacun, par la bouche même d'un animal singulier. Rameau décrit en les satirisant les usages de la bonne société, avec son prisme animalier, mais s'offre aussi aux regards comme une bête, comme cet homme singe que signale la *Satire première*. Singe, le bouffon que rencontre *Moi* l'est exemplairement : il est celui qui se contorsionne, ricane et vend ses talents comiques au plus offrant. Du reste, il avoue faire profession de « singeries » et revendique les « grimaces plaisantes » destinées à arracher un rire au maître⁹. Il illustre ainsi exemplairement la fonction de comédien fustigée par Bossuet, qui déplore son mimétisme et son polymorphisme, et le réduit avec dégoût à un être-singe ou un être-caméléon¹⁰. Rameau incarne les deux, et n'en est que plus inquiétant car insaisissable : il contrefait des identités, démultiplie les apparences, déjoue les assignations, se crée des avatars instables. Mais le singe et le caméléon, s'ils le figurent bien, ne le résument pas, et son imaginaire zoologique fait entrer dans le dialogue toute une cohorte de bêtes. « L'allure du ver, c'est mon allure », affirme-t-il ainsi, pour expliquer son attitude rampante chez ses maîtres. Attention cependant à ne pas lui « marche[r] sur la queue »¹¹. Évoquant sa défunte épouse, les comparaisons de cet ordre fusent, ne reculant pas devant le cliché : « elle avait du courage comme un lion », était « gaie comme un pinson », possédait un « gosier de rossignol », des « jambes de cerf » et « une croupe ! ah Dieu, quelle croupe¹² ! » C'est le salon des Bertin, cependant, où Rameau officiait jusque-là, avant sa récente éviction, qui est l'objet premier de ses transpositions animalières. Il devient, dans son récit, un grotesque bestiaire mondain. Les familiers de cet ancêtre du cercle Verdurin, unis par la méchanceté, la médiocrité et l'envie, se voient en effet tous animalisés. La femme du « patron » est à la fois « une guenon » et « plus bête qu'une oie¹³ » ; l'abbé Leblanc « s'endort comme un vieux perroquet sur son bâton¹⁴ » ; il y a aussi un « chien de petit prêtre¹⁵ » et « un certain niais [...] qui est plus malin qu'un vieux singe », tandis que

9. *Le Neveu de Rameau*, dans *Contes et romans*, éd. Michel Delon, Paris, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, p. 616. Les références renverront désormais à cette édition.

10. Bossuet, *Maximes et réflexions sur la comédie*, Paris, Gauthier Frères, 1828, p. 370.

11. *Le Neveu de Rameau*, p. 616.

12. *Idem*, p. 660.

13. *Idem*, p. 598 et 617.

14. *Idem*, p. 624.

15. *Idem*, p. 627.

« l'ami Robé », auto-proclamé poète, produit un « ramage barbare¹⁶ ». L'assemblée est assimilée à une « troupe de bêtes tristes, acariâtres, malfaisantes et courroucées¹⁷ ». De plus, outre ses fonctions d'amuseur, Rameau a en charge les nombreux animaux domestiques, bien réels :

Et puis à la maison une meute de chiens à soigner ; il est vrai que je m'étais sottement imposé cette tâche ; des chats dont j'avais la surintendance ; j'étais trop heureux si *Micou* me favorisait d'une coup de griffe qui déchirât ma manchette ou ma main. *Criquette* est sujette à la colique ; c'est moi qui lui frotte le ventre¹⁸.

Bref, c'est un zoo que le cercle Bertin, une « ménagerie », dispartait autant que bruyante, illustrant une forme accomplie de « bêtise¹⁹ ». Rameau y était « comme un coq en pâte » à faire « la grosse bête »²⁰, et il se console d'en avoir été chassé en se persuadant qu'en son absence hôtes et convives « s'ennuient comme des chiens ». Plus loin, cette rassurante certitude est de nouveau exprimée : « À présent qu'ils ne m'ont plus, que font-ils ? Ils s'ennuient comme des chiens »²¹.

Est-ce pour complaire, momentanément, à son interlocuteur ? Rameau pointe chez cette engeance satirisée le lien entre le parti pris antiphilosophique et la médiocrité risible : ils sont bêtes car hostiles aux Lumières. Cette faune caricaturale se signale en effet par son penchant à brocarder aigrement « les noms de Buffon, de Duclos, de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire, de D'Alembert, de Diderot, et Dieu sait de quelles épithètes ils sont accompagnés »²². Une telle aversion pour la pensée ne peut que précipiter assez bas, en effet, dans l'échelle des êtres. Le nom de Buffon, alors au faîte de sa gloire, qui vient en tête de cette énumération des ennemis intellectuels entre bien sûr en résonance particulièrement étroite avec le discours de Rameau. Les Bertin s'en prennent significativement, en premier lieu, au savant

16. *Idem*, p. 625. Notons que chez Proust, la « patronne » – même désignation – est l'objet d'analogies très similaires : « Telle, étourdie par la gaieté des fidèles, ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, Mme Verdurin, juchée sur son perchoir, pareille à un oiseau dont on eût trempé le colifichet dans du vin chaud, sanglotait d'amabilité ». (*Du Côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, « Folio », 1988, p. 202.)

17. *Idem*, p. 624.

18. *Idem*, p. 630.

19. *Idem*, respectivement p. 624 et 619. Rappelons que M^{me} de Tencin parlait de sa « ménagerie » pour évoquer son fameux cercle, et de ses « bêtes » pour désigner ses habitués.

20. *Idem*, p. 596.

21. *Idem*, p. 597 et 629.

22. *Idem*, p. 624.

zoologiste, grand classificateur d'espèces : il faut croire que règne dans ce salon la vieille doctrine narcissisante du primat absolu de l'humanité, et que l'intérêt « moderne » pour les bêtes ne peut que susciter mépris et ricanements. Buffon, dans son *Histoire naturelle*, ménage pourtant l'amour-propre humain, mais il faut sans doute comprendre ces cibles de l'agressivité railleuse des Bertin comme formant le tout appelé « encyclopédistes », c'est-à-dire des penseurs transgressifs qui renvoient ces bourgeois à leur néant existentiel²³.

Rameau voit néanmoins plus large et cette micro-société dont il vient d'être banni constitue essentiellement un exemple de la marche générale du monde. Sa diatribe n'isole que superficiellement ce groupe d'individus peu reluisants tant l'imaginaire de son discours est porté par une vision – on pourrait aller jusqu'à dire une anthropologie – qui postule la bestialité des hommes, plus ou moins éclatante. Le salon Bertin est un rassemblement de prédateurs, d'une grande férocité : « Des loups ne sont pas plus affamés ; des tigres ne sont pas plus cruels. Nous dévorons comme des loups, lorsque la terre a été longtemps couverte de neige ; nous déchirons comme des tigres, tout ce qui réussit »²⁴. Mais les proies, elles aussi, sont déshumanisées : après avoir livré la liste des philosophes à abattre – Montesquieu, Voltaire, Rousseau, etc. –, Rameau ajoute : « Après le sacrifice des grands animaux, nous immolons les autres »²⁵. Plus haut dans le dialogue, le bouffon rêvait à un sort meilleur, celui des parvenus – les « gueux revêtus » – et se fantasmait, au futur simple, à la tête d'une troupe de courtisans pour se venger des humiliations de l'esprit :

[...] nous aurons des filles ; nous nous tutoierons, quand nous serons ivres ; nous nous enivrerons ; nous ferons des contes ; nous aurons toutes sortes de travers et de vices. Cela sera délicieux. Nous prouverons que de Voltaire est sans génie ; que Buffon toujours guindé sur des échasses, n'est qu'un déclamateur ampoulé [...]»²⁶.

Revoici le naturaliste, cette fois comparé à quelque volatile aux longues pattes. Le filtre animalier de Rameau est constant : la société dont il

23. Voir Jean Starobinski, « Le dîner chez Bertin », dans *Diderot, un diable de ramage*, Paris, Gallimard, 2012, p. 160-181 ; et Benoît Melançon, « La ménagerie Bertin était-elle un salon littéraire ? Antiphilosophie et sociabilité au siècle des Lumières », dans Pierre Popovic et Érik Vigneault (dir.), *Les Dérèglements de l'art. Formes et procédures de l'illégitimité culturelle en France (1715-1914)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 16-34.

24. *Le Neveu de Rameau*, p. 623-624.

25. *Idem*, p. 624.

26. *Idem*, p. 610-611.

se fait l'observateur, à la manière d'un moraliste, est une jungle, peuplée de bêtes à l'affût les unes des autres, prêtes à tout pour la conquête d'une parcelle de territoire ou pour survivre, c'est-à-dire manger. Les loups affamés sont partout dans Paris, ils rôdent, cherchant les places et les proies. Car c'est l'appétit qui gouverne les êtres, et ce besoin primitif d'assouvissement entraîne la violence généralisée : *homo homini lupus*. Dans le monde de Rameau, la pulsion règne, et la seule loi est celle de la « gamelle »²⁷. Foin des prétentions philosophiques et humanistes de son interlocuteur – un Moi encore passablement bohème et donc mal nourri, pourtant –, chacun se soucie avant tout d'avoir le ventre plein, au propre et au figuré : « Il est dans la nature d'avoir appétit ; car c'est toujours à l'appétit que j'en reviens »²⁸. La faim, dont on peut lire dans ce dialogue le grand air – comme ailleurs celui de la calomnie –, ne parle que bouche et entrailles : « la tribulation des intestins » devient épopée, et la revendication alimentaire s'impose comme un critère de définition quasi ontologique : « nous avons tous de l'humeur et grand appétit »²⁹. Comment alors s'étonner, voire s'offusquer, comme le fait Moi, de cette idée d'une entre-dévoration universelle ? L'équivalence est tranquillement posée par Rameau, comme une loi : « Dans la nature, toutes les espèces se dévorent ; toutes les conditions se dévorent dans la société »³⁰. Il y a du La Fontaine dans la vision du Neveu – paganisme teinté d'un certain pessimisme : la nature est une vaste mangeoire que se disputent les vivants, par la ruse ou la force. En effet, lorsque « l'heure du dîner » arrive, « lorsque les boyaux crient³¹ », les incitations à la civilité et à la douceur de mœurs sont vaines, voire risibles, et même les nantis et les repus ont toujours, d'une manière ou d'une autre, l'appétit insatiable : on le sait, plus on mange, plus on a faim.

La bouche grande ouverte et l'animalité bien assumée, Rameau décline les principes de sa philosophie – puisqu'il en est un représentant, à sa manière singulière et marginale – et va plus loin sur la question animale en théorisant la notion de parasitisme, qui veut que chacun se nourrisse d'un autre : « Tout ce qui vit, sans l'en excepter [l'homme], cherche son bien-être aux dépens de qui il appartien-dra »³². Lui-même, chez Bertin, était l'un de ces « plats parasites »

27. *Idem*, p. 627.

28. *Idem*, p. 657.

29. *Idem*, respectivement p. 618 et 623.

30. *Idem*, p. 610.

31. *Idem*, p. 627 et 610.

32. *Idem*, p. 651.

dont s'entourait le maître de maison³³. Il a acquis un statut d'expert dans cette fonction car, contrairement aux autres amuseurs stipendiés, il a imposé la nécessité de sa présence dans la maison. Bien plus qu'un pique-assiette, ou que celui qui attrape les miettes tombées de la table du riche, Rameau a su créer un besoin impérieux de sa personne : il a colonisé véritablement un espace où il n'était que toléré *a priori*. Il a su s'immiscer profondément dans les esprits, au point de devenir indispensable: phagocytose exemplaire. S'il a été chassé, pour une insolence de trop, l'organisme-hôte en reste parasité et la dégénérescence survient. C'est la fierté (ou l'illusion, peut-être) de Rameau de savoir que son empreinte est ineffaçable et que l'ancien « patron » sera durablement affecté par le bannissement de son bouffon. Il faut dire aussi que ce Bertin est lui-même un parasite aux yeux de Diderot : le fermier général représente un membre particulièrement vorace de la société d'Ancien Régime. Nuisible, parasite, Rameau l'est-il moins que son ancien maître³⁴ ? Il expose avec froideur son analyse sociale, loin de toute indignation revendicatrice : la dynamique fondamentale est celle de la dévoration réciproque, qui exclut toute notion de justice ou de désintéressement. La gratitude – ici, à proprement parler, la reconnaissance du ventre – est un sentiment aussi inconnu que raillé par le Neveu ; c'est le concept fallacieux des belles âmes dont son interlocuteur est un représentant. Avoir contenté son estomac en faisant le singe – enjeu crucial : « Messer Gaster est un personnage contre lequel je n'ai jamais boudé³⁵ » – ne le dispense nullement de mordre ensuite la main qui l'a nourri. C'est même l'ingratitude qui constitue la règle, autorisée par un archaïque et paradoxal « pacte » social dont chacun connaît instinctivement les articles essentiels : « Il y a un pacte tacite qu'on nous fera du bien, et que tôt ou tard, nous rendrons le mal pour le bien qu'on nous aura fait »³⁶. L'état de nature qu'est encore pour Rameau le Paris du XVIII^e siècle repose bien sur la guerre de tous contre tous, justifiée par l'impérieuse nécessité individuelle, laquelle ne saurait s'encombrer de bons sentiments. C'est une forme, malgré tout, de régulation des échanges, qui va jusqu'à s'étendre aux animaux : « Ce pacte ne subsiste-t-il pas entre l'homme et son perroquet ? », déclare-t-il ainsi, assez énigmatiquement³⁷. Il précise plus loin son raisonnement au moyen d'un exemple plus éloquent :

33. *Idem*, p. 623.

34. Voir, sur cette notion, Michel Serres, *Le Parasite*, Paris, Grasset, 1980.

35. *Le Neveu de Rameau*, p. 628.

36. *Idem*, p. 631.

37. *Ibid.*

Si l'on mène un jeune provincial à la Ménagerie de Versailles, et qu'il s'avise par sottise, de passer la main à travers les barreaux de la loge du tigre ou de la panthère ; si le jeune homme laisse son bras dans la gueule de l'animal féroce ; qui est-ce qui a tort ? Tout cela est écrit dans le pacte tacite. Tant pis pour celui qui l'ignore ou l'oublie³⁸.

Qui s'y frotte s'y pique : seule morale, éminemment pragmatique, à observer. Notons néanmoins qu'il a quelque peine à s'appliquer à lui-même un tel détachement philosophique puisqu'il se plaint tout au long de l'échange de l'ingratitude de ses anciens patrons à son égard, alors même que le « pacte tacite » l'impliquait de toute évidence : il a, lui aussi, fréquenté imprudemment la ménagerie et en ressort, sinon amputé d'un membre, du moins le ventre creux.

Rameau se veut démasqueur de différentes postures et impostures de ses contemporains philosophes, notamment celle qui consiste à la surévaluation de l'humanité. Contrairement à un Buffon monté sur « des échasses », c'est-à-dire en position de surplomb, fort de sa science et de sa certitude d'être non-objectifiable mais pur sujet d'un discours autorisé, le Neveu affirme aller « terre à terre » et dit joliment : « Je suis trop lourd pour m'élever si haut. J'abandonne aux grues le séjour des brouillards »³⁹. Il se distancie pareillement de Réaumur, perché « sur l'épicycle de Mercure », et de sa science classificatrice des insectes⁴⁰. Son propos, au ras de la société et de son expérience, qui récuse toute autorité consacrée, finit par ébranler Moi, malgré qu'il en ait. La vigoureuse, et tonitruante, leçon de biologie hétérodoxe que ce dernier se voit infliger, emmêlant, réversiblement, rôles sociaux et identités de nature, en vient à lui faire considérer d'un autre œil son entourage :

Les folies de cet homme, les contes de l'abbé Galiani, les extravagances de Rabelais, m'ont quelque fois fait rêver profondément. Ce sont trois magasins où je me suis pourvu de masques ridicules que je place sur le visage des plus graves personnages ; et je vois Pantalon dans un prélat, un satyre dans un président, un pourceau dans un cénobite, une autruche dans un ministre, une oie dans un premier commis⁴¹.

Le bouffon a bien fragilisé, dans la conversation, le socle humaniste de son compagnon philosophe, pris finalement d'un certain vertige. Moi, à la parole docte et posée, se confronte à celui qui

38. *Idem*, p. 632.

39. *Idem*, p. 657.

40. *Idem*, p. 656.

41. *Idem*, p. 657-658.

revendique le « cri animal⁴² », celui de la passion élémentaire, des tripes, c'est-à-dire de l'analogie universelle entre les êtres vivants, tous désireux de manger et de faire leur place au soleil. Le philosophe, par cet aveu qu'il lui arrive de reconnaître dans ses congénères pourceau, autruche ou oie, rejoint l'auteur de la *Satire première*, animalisant comme système la société. C'est toute l'ambiguïté de ce texte, on le sait, que de lire les interventions de ce vertueux Moi que l'on peine souvent à identifier à Diderot, lui qui, dans une bonne partie de son œuvre, outrepassa volontiers les audaces de Rameau et affirme un matérialisme très radical, dans lequel hommes et bêtes peuplent en effet la grande ménagerie qu'est le monde du vivant. Qu'il s'agisse ici d'un dédoublement dialectique de l'auteur, conçu, joué pour mieux dire, afin de clarifier des positions intellectuelles et morales, au risque d'un certain égarement du lecteur, nombre de commentateurs en ont avancé l'hypothèse.

Ce face-à-face ambigu n'est pas sans en évoquer un autre, que l'on trouve dans la fable du loup et du chien de La Fontaine. Deux bêtes similaires, appartenant à la même classe linnéenne du *canis lupus*, s'abordent : l'une est domestique, néanmoins, l'autre sauvage. La première jouit d'un bel « embonpoint » et détaille avec émotion les « os de poulets, os de pigeons » dont elle est gratifiée au quotidien, moyennant quelques menues obligations, notamment celle consistant à « flatter ceux du logis, à son maître complaire ». La seconde n'a que « les os et la peau » et mène une vie d'errance inquiète et affamée. Le chien exhorte l'autre à embrasser à son tour sa condition servile, lui en faisant miroiter les avantages matériels, et y parvient presque, n'était la fâcheuse marque du collier imprimée sur son cou qui fait fuir à toutes jambes l'indomptable loup. De prime abord, le parallélisme entre les acteurs de La Fontaine et ceux de Diderot semble évident : Rameau est bien cet animal domestique dont la pitance est assurée en échange d'aliénantes complaisances tandis que Moi, figure du penseur rejetant toute sujétion, peut facilement endosser le rôle du loup, optant préférentiellement pour une bohème inconfortable mais sans « col pelé », quitte à éprouver de fugitives tentations conformistes. Le loup-philosophe observe(ra)it ainsi, avec un mélange de fascination et de dégoût le chien-bouffon. Mais, à y regarder de plus près, les assignations animales ne sont pas si claires et la transposition de la fable au dialogue reste bien imparfaite. Le gueux, le va-nu-pieds, le contempteur de la norme sociale et de ses petites modalités asservissantes, n'est-ce pas Rameau ? D'ailleurs, s'il gémit de nostalgie au souvenir

42. *Idem*, p. 645.

des reliefs du festin dont il faisait son ordinaire, c'est précisément qu'au moment de cette rencontre il se trouve en piètre posture : il n'a plus ce corps « gras et replet » des grands jours, voici qu'« on compterait ses dents à travers ses joues »⁴³. C'est lui l'affamé, l'exclu. S'il est abusif, de l'autre côté, de faire de Moi le défenseur de l'ordre social, et encore plus de déceler dans son discours un éloge de la laisse, il n'en reste pas moins que sont révolues, alors, les années de marginalité où, encore anonyme, il devait donner des leçons de mathématiques avant de regagner son galetas. On voit bien, du reste, dans l'énumération des personnes que prend pour cible de manière privilégiée le cercle Bertin, que Diderot a bien gagné ses galons philosophiques et qu'il prend place parmi les meilleurs esprits du temps : s'il n'est pas absolument un notable, car une certaine forme de clandestinité intellectuelle et de précarité financière l'accompagneront toute sa vie, il est infiniment plus intégré, socialement, que son malheureux interlocuteur : mieux vaut être fils de coutelier que neveu du grand Rameau. Par ailleurs, l'image de Moi comme loup solitaire se retranchant dans les forêts pour ne porter aucun joug est assez difficile à caler avec celle d'un homme faisant violemment grief à certain proche ami de ne pas accepter les lois de la civilisation, avec ce qu'elles supposent de compromissions, en s'exilant de Paris.

Cette question consistant à savoir quel est le juste milieu entre le parti du loup et celui du chien taraude Diderot : flatté d'être convié chez M^{me} du Deffand, M^{me} d'Épinay, ou la jeune M^{me} Necker, il y va néanmoins sans meilleure grâce que cela et les hôtesse s'en plaignent volontiers dans leur correspondance. Ne figure-t-il pas, cependant, dans le fameux tableau de Lemonnier, *Une lecture chez Madame Geoffrin*, comme un des membres emblématiques de ces salons littéraires – bien que cette représentation picturale soit très tardive, et donc passablement enjolivée, puisqu'elle date de 1814 ? L'ambiguïté de Diderot dans cette affaire est évidente : l'enjeu, tout personnel, est de savoir jusqu'à quel point un philosophe des Lumières comme lui, un « intellectuel », peut s'autoriser une socialisation mondaine, toujours susceptible de contrarier ses valeurs morales en les pliant à cet art de plaire des salons qui, précisément, a fait fuir Rousseau comme le loup de La Fontaine. Sans doute, les cercles que fréquente Diderot n'ont rien à voir avec celui des Bertin, de vulgaires bourgeois qui endossent, sans bien savoir de quoi il retourne, les thèses d'un Palissot. Sans doute aussi, une certaine obligation sociale fait qu'un écrivain de quelque renom ne peut que malaisément se soustraire à ces sollicitations. Il

43. *Idem*, p. 586.

n'empêche, Diderot n'est jamais parvenu à être véritablement familier de ces salons – en exceptant quand même celui du baron d'Holbach – et en paix avec sa conscience. Il est très vraisemblable que la défection sociale de Rousseau, se retirant à la campagne et jetant aux orties du même coup les convenances mondaines, a renvoyé Diderot à son choix de rester dans un milieu possiblement corrompé – c'est-à-dire de se convertir insensiblement en une sorte de Rameau, autant dire un chien (savant)⁴⁴. Michel Butor a montré de manière convaincante combien Diderot était obsédé par cette figure du subalterne, du dominé, et que d'écrit en écrit, il n'a cessé de la penser – pour mieux sans doute la conjurer⁴⁵. Disons que, sur cette question, il est resté entre chien et loup toute sa vie.

À leur manière, chacun des deux protagonistes du *Neveu de Rameau* peut donc prétendre à la place du canidé sauvage ou de l'apprivoisé. Mais, tout compte fait, il ne s'agit pas tant de loup ici, que de chien : c'est lui qui occupe l'espace du dialogue, de manière visible et surtout souterraine. Rameau revendique le rôle à quelques reprises : « Le grand chien que je suis ; j'ai tout perdu⁴⁶ » ! Il évoque également son fils en disant qu'il « chasse de race »⁴⁷. Il y a surtout l'histoire du petit chien, apparemment célèbre dans Paris et dont le philosophe n'a pas eu vent :

MOI. – Que voulez-vous dire avec votre petit chien ?

LUI. – D'où venez-vous donc ? Quoi, sérieusement, vous ignorez comment cet homme rare s'y prit pour détacher de lui et attacher au garde des sceaux un petit chien qui plaisait à celui-ci ?

MOI. – Je l'ignore, je le confesse.

Ce serait, à l'en croire, l'« une des plus belles choses qu'on ait imaginées ; toute l'Europe en a été émerveillée »⁴⁸, alors qu'il s'agit de l'anecdote la plus plate et désolante qui soit : l'histoire d'un quidam flagorneur qui, désireux de complaire à un ministre, parvient à

44. Voir Antoine Lilti, *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle* (Paris, Fayard, 2005) : « Parmi les philosophes, le cas de Diderot est particulièrement intéressant. Si des hommes de lettres comme Suard, Marmontel, La Harpe, Thomas, Morellet, Condorcet, pour ne citer que les plus célèbres, ne semblent guère avoir de doute sur le bien-fondé de la stratégie voltairienne et de la topique mondaine de l'homme de lettres, Diderot, pour sa part, ne cesse d'être hanté par le remords rousseauiste. », (p. 205).

45. Michel Butor, « Diderot le fataliste et ses maîtres », dans *Répertoires III*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 103-158.

46. *Le Neveu de Rameau*, p. 596.

47. *Idem*, p. 647.

48. *Idem*, p. 619.

dégoûter son chien de lui-même en le maltraitant et à lui faire prendre de l'affection pour l'autre, en adoptant une identité masquée et perruquée sous laquelle il prodigue à sa bête la plus tendre affection. Passons sur l'in vraisemblance du fait, pour nous pencher sur l'intérêt prodigieux que lui accorde Rameau. Il se répand en effet en exclamations admiratives au souvenir de ce stratagème : « Voilà ce qui s'appelle aller au grand. Ces modèles-là sont décourageants. On a pitié de soi ; et l'on s'ennuie. Le masque ! le masque ! Je donnerais un de mes doigts, pour avoir trouvé le masque »⁴⁹. Il en fait un apologue édifiant, illustrant l'ingéniosité humaine.

Cependant, l'arrière-plan de cette conversation de café est moins parisien qu'athénien et fait apparaître Diogène le cynique, c'est-à-dire le roi des chiens. Son nom est avancé à deux reprises : à l'ouverture du texte, et c'est Rameau qui s'en réclame pour louer son audace intellectuelle, puis à l'extrême fin, dans la bouche de son interlocuteur évoquant l'ascétisme et l'intégrité du philosophe grec, qu'il dit faire siens : « L'habit du cynique était, autrefois, notre habit monastique avec la même vertu. Les cyniques étaient les carmes et les cordeliers d'Athènes »⁵⁰. Il est fort curieux, évidemment, d'entendre Diderot faire l'apologie des ordres monastiques en les comparant aux arpenteurs du Lycée athénien, mais nous ne sommes pas un paradoxe près, dans cet entretien volontiers à front renversé ou, pour reprendre l'expression de Michel Delon, cul par-dessus tête⁵¹. Toujours est-il que l'un comme l'autre s'approprie des traits du fameux cynique et tente de le faire servir à sa cause – tout opposée en apparence. Ils se disputent ainsi une figure d'autorité dans laquelle le Neveu admire essentiellement la radicalité morale qui ne se refuse pas l'impudeur (un « effronté » que ce Diogène, à ses yeux), tandis que Moi privilégie l'option autarcique et intransigeante qui défie le pouvoir. Pour tous les deux, néanmoins, la dimension animale du sage Grec – positivement envisagée – est acquise : c'est un philosophe-chien. Comme le résume Jean Starobinski, dans un article essentiel : « La nudité, le mode de subsistance apparentent Diogène à l'animal – le chien légendaire – autant qu'au sauvage »⁵². C'est bien à ce que l'on pourrait nommer un en deçà de la civilisation, incarné jadis par Diogène, que, pour des raisons fort différentes, Moi et Lui aspirent. Il est intéressant de rappeler quelques lignes de la très

49. *Idem*, p. 620.

50. *Idem*, p. 659.

51. Voir Michel Delon, *Diderot cul par-dessus tête*, Paris, Albin Michel, 2013.

52. Jean Starobinski, « Diogène dans *Le Neveu de Rameau* », *Stanford French Review*, 1984, p. 150. (Une version remaniée constitue un chapitre, intitulé « Diogène », dans *Diderot, un diable de ramage*, ouvr. cit., p. 207-223.)

longue notice, écrite par Diderot lui-même, que l'*Encyclopédie* consacre à cette « secte de philosophes anciens » :

Quand on examine de près la bizarrerie des cyniques, on trouve qu'elle consistait principalement à transporter au milieu de la société les mœurs de l'état de nature. Ou ils ne s'aperçurent point, ou ils se soucièrent peu du ridicule qu'il y avait à affecter parmi des hommes corrompus et délicats, la conduite et l'innocence des premiers temps, et la rusticité des *siècles de l'animalité*⁵³.

À Diogène, en effet, on « jetait des os comme à un chien » et il eut droit sur son tombeau à « une colonne de marbre de Paros, avec le chien symbole de la secte ». Cette entrée, hésitant entre éloge et blâme – c'était un « indécent mais très vertueux philosophe » –, conclut en proposant un distinguo : « Les faux cyniques furent une populace de brigands travestis en philosophes ; et les cyniques anciens, de très honnêtes gens qui ne méritèrent qu'un reproche qu'on n'encourt pas communément : c'est d'avoir été des *enthousiastes de vertu* »⁵⁴. On rangera sans peine Rameau dans la première catégorie, et Diderot dans la seconde. Diogène fait partie, en effet, de ces référents classiques ambigus, au XVIII^e siècle. Si Socrate ou Caton font volontiers l'unanimité par leur mérite et leur grandeur (sacrificielle), le chef des cyniques est l'objet d'un sentiment instable : il plaît aux esprits éclairés comme pourfendeur de l'ordre établi mais embarrasse quelque peu par sa grossièreté et son mépris affiché des rapports humains. Néanmoins, comme le montre Louisa Shea, il s'agit d'une des figures les plus invoquées dans la pensée française du temps, et celle sur laquelle les oppositions intellectuelles sont les plus éclairantes. Elle rappelle ainsi que D'Alembert, dans son *Essai sur la société des gens de lettres et des grands*, en 1755, en appelle à un nouveau Diogène pour prendre la tête de la république des lettres – pense-t-il à son ami Diderot ? – et que, de manière assez générale, la question se pose de surtout savoir qui est le légitime porte-parole, au XVIII^e siècle, de cet iconoclaste penseur : en l'occurrence, Lui ou Moi ?⁵⁵

Tous ces animaux, qui, à un niveau ou à un autre, envahissent le texte, renvoient aussi à la notion de « bêtise », c'est-à-dire d'humanité.

53. *Encyclopédie*, article « Cynique ». C'est moi qui souligne.

54. *Idem*. Les italiques sont de Diderot.

55. « Cynicism began circulating as a desirable, if widely contested, philosophical and literary model. [...] At times with humor, but often with bitter acrimony, writers fought over the question who had the right to speak in the name of Diogenes ». Louise Shea, *The Cynic Enlightenment : Diogenes in the Salon*, The Johns Hopkins University Press, 2010, p. xi. Une fine analyse sur *Le Neveu de Rameau* est proposée aux pages 45 et suiv.

Il existe un embryon de dialogue de Diderot où il est possible de voir une ébauche du *Neveu de Rameau : Lui et Moi*. D'après M^{me} de Vandeul, en une page savoureuse, il s'agirait de la transposition d'une conversation avec un certain M. Rivière, jeune infortuné et passablement parasite :

Rivière s'arrête et dit à mon père : « Monsieur Diderot, savez-vous l'histoire naturelle ? – Mais un peu ; je distingue un aloès d'une laitue, et un pigeon d'un colibri. – Savez-vous l'histoire du formicaléo ? – Non. – C'est un petit insecte très industriel ; il creuse dans la terre, attire les insectes étourdis ; il les prend, il les suce, puis il leur dit : Monsieur Diderot, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour »⁵⁶.

Les interlocuteurs de Diderot le renvoient avec constance à l'animalité – ce qu'il semble, du reste, accueillir avec philosophie, si l'on juge par la première phrase de ces quelques pages de *Lui et Moi* : « Personne n'a jamais su comme lui combien j'étais bête ».

Anne RICHARDOT

Université de Lille – EA 1061-Alithila

56. Appendice à *Lui et Moi*, dans l'édition citée des *Contes et romans* de Diderot, p. 1178.